

MONTAGNES D'AFRIQUE

espaces sous tension ?

débat introduit et animé par

François BART

(professeur de Géographie à l'Université Michel de Montaigne – Bordeaux III)

Entre marginalisation et intégration locale, continentale et mondiale, quelles tensions sociales et spatiales affectent les montagnes africaines ?

Les **tensions** dont sont de plus en plus l'objet les montagnes d'Afrique tropicale sont multiples, et leur complexité résulte de la superposition de tensions propres à toutes les montagnes du monde (gravité, pente...) et de tensions plus spécifiques puisant leurs racines dans la pauvreté.

Elles sont porteuses de multiples **recompositions territoriales**, par lesquelles le statut de la montagne évolue. De la montagne à la plaine en passant par le piémont, et en sens inverse, les mobilités se sont multipliées et diversifiées au gré du développement des transports et de l'évolution des avantages comparatifs entre le haut et le bas. Un haut ne peut plus être seulement refuge pour continuer à être attractif ; le bas a pu bénéficier d'entreprises de drainage, d'assainissement... Si la montagne a pu et peut encore nourrir la ville, celle-ci va aussi à sa rencontre comme en témoigne la croissance de Bafoussam au Cameroun, de Moshi au pied du Kilimandjaro. Les montagnes d'Afrique ont aujourd'hui leur lot de métropoles pluri-millionnaires (Addis Abeba à plus de 2000 m, Nairobi à 1700 m), de capitales en forte croissance (Kigali au Rwanda), comme si, de plus en plus, la montagne s'ouvrait et s'intégrait aux tensions de l'Afrique et du monde. Si la montagne est encore parfois frontière (les Virunga entre Rwanda, Ouganda et RDC ; le mont Elgon entre Ouganda et Kenya...), elle est de plus en plus enjeu de protection et de développement.

Dans l'Afrique de cette aube du troisième millénaire, la montagne est en **transition**. On y trouve encore ces extraordinaires bastions de forte densité hésitant entre enfermement et ouverture, on y rencontre de plus en plus des montagnes intégrées dans des systèmes socio-spatiaux complexes, où se jouent aussi de petites facettes de l'économie monde, avec le tourisme et des spéculations agricoles (du café au thé, au maraîchage et aux fleurs), et où s'expriment de forts enjeux nationaux, humains et environnementaux.

François BART

INTRODUCTION

par François BART

En observant la carte des Etats africains, on constate que deux pays seulement portent le nom de leur plus haute montagne : le Cameroun et le Kenya. Non seulement ces deux pays s'identifient pleinement à leur montagne, mais l'appropriation des hautes terres est également

un enjeu pour eux : le Kenya, non content de s'appropriier le mont dont il tire son nom, s'attribue aussi la paternité du mont Kilimandjaro - appartenant pourtant à la Tanzanie. On a ici un bel exemple de montagne dérobée à son pays d'origine. Et qu'il s'agisse du mont Kenya, du mont Cameroun ou du mont Kilimandjaro, ils sont atypiques et se donnent à voir : ce sont des montagnes volcaniques aux formes visibles, des éléments de relief manifestes...

A ce titre, les luttes d'appropriation pour l'image du Kilimandjaro - point culminant du continent avec 5 963 mètres d'altitude - témoignent bien de l'importance **symbolique** que revêtent de telles montagnes. A ce propos, une anecdote : lors d'un séjour au Cameroun, j'observe des cartes postales et, à ma grande surprise, découvre que l'une d'elle présente l'image du Kilimandjaro, au dessous de laquelle on peut lire la légende suivante : «Charmes et splendeurs du Cameroun». La montagne, en Afrique, est à ce point chargée en valeurs **culturelles** fortes et variées qu'il est impossible de faire une géographie des montagnes africaines sans tenir compte de cette dimension. Voici un critère supplémentaire qui complique un peu plus la définition de cet objet géographique ambigu ! Il ne s'agit bien évidemment pas d'évacuer la question de la définition de la montagne (ni d'adopter celle retenue en France) mais de contourner la difficulté en postulant que tout débat sur la montagne porte à la fois sur sa double dimension **naturelle et culturelle**.

Partant de cette définition, la notion de «montagne» devient donc extrêmement subjective et il devient nécessaire de s'entendre sur les termes qu'on emploie. Parle-t-on de la montagne ? de sa montagne ? de notre vision de la montagne ? Finalement, en Afrique, la montagne se définit par l'éloignement par rapport à l'environnement proche et immédiat. **La réalité physique de la montagne s'accompagne donc de tout un cortège de composantes socioculturelles**. Deux montagnes se différencient par leurs pratiques agricoles, leurs pratiques d'élevage... Dans le monde tropical, la montagne constitue un espace de salubrité, un espace où le froid fait irruption, un espace où on trouve un étage qualifié à tort de «tempéré» . C'est un domaine où s'accumulent les spécificités humaines et physiques, de telle sorte qu'il est difficile de déterminer clairement les limites dudit domaine.

L'Afrique des montagnes se trouve à l'est et au sud du continent, de l'Érythrée à l'Afrique du sud, où les montagnes culminent souvent à plus de 1 500 mètres d'altitude. A l'opposé, au nord et à l'ouest, les massifs montagneux sont d'une présence plus discrète et ponctuelle : seuls quelques massifs pointent le bout de leur nez (Atlas, Hoggar, Fouta Djallon). Du fait de la continuité des montagnes dans l'Afrique de l'est et du sud, ces dernières jouent un rôle plus important dans cette zone du continent qu'au nord et à l'est.

Quelle est la place de ces espaces montagnards - peu connus - dans le processus de développement du continent africain ? Elles remplissent quatre fonctions :

Fonction identitaire

L'image des massifs montagneux est véhiculée par la morphologie qu'ils présentent. Ces montagnes s'affichent ; elles sont *porteuses de l'identité* d'un pays. La montagne peut être sacralisée et bénéficier d'une forte charge religieuse, comme c'est le cas pour la montagne du pays massaï. Sa forme même impose le respect et la vénération: une forme conique très pure, une roche très blanche au sommet... Tout concourt à magnifier cette montagne. Au Cameroun, au sud du pays bamiléké, la montagne est sombre et fait peur.

Tout ceci prédispose un certain nombre de montagnes à devenir des *icônes*. En fonction de leur capacité à fournir une image emblématique, elles sont instrumentalisées par leurs pays dans le cadre d'une mise en valeur touristique. Ainsi, l'image de la montagne est-elle récupérée par un processus d'identification nationale : le mont Kilimandjaro est sans doute l'exemple le plus significatif. La remarque vaut aussi pour les sources du Nil : elles ont

longtemps intrigué de nombreux explorateurs qui se sont lancés à leur recherche et, aujourd'hui, plusieurs pays les revendiquent officiellement. Dans l'Afrique des grands lacs, le mont Nyiragongo - qui doit sa célébrité aux expéditions du volcanologue Haroun Tazieff - présente une forme volcanique épurée. Il fait partie de ces géosymboles, différents en fonction de nos modes de lecture et de notre culture. La force de ces géosymboles se mesure à la diffusion de leurs images, dans le cadre d'une exploitation touristique. C'est ainsi que les autorités de la Tanzanie ont baptisé le pays *land of Zanzibar and Kilimandjaro*. L'identité de jeunes nations peut se construire autour de telles images.

Fonction écologique

La montagne revêt une fonction *d'amont* : elle est proche du ciel et reçoit d'importantes pluies. C'est une réserve d'herbe et de pâturages, sur laquelle s'implantent les sociétés pastorales - telles que les Peuls -, mais aussi une réserve forestière caractérisée par la diversité de sa biomasse. Les enjeux de mise en valeur de ces réserves montagnardes sont à l'origine de tensions. Les mesures de protection de la nature visent à recréer un Eden. Or, les relations entre l'amont (la montagne) et l'aval (la plaine) créent des conflits entre les partisans de l'"édénisation" de la montagne et ceux qui veulent valoriser les ressources de la montagne dans un processus de développement. Un massif du nord de la Tanzanie tient un rôle important : il s'agit du mont Ngorongoro, qui présente une formidable concentration d'enjeux faunistiques. Nombreuses sont les montagnes à échapper à la protection.

Fonction humaine et sociale

Les bastions montagnards de l'est africain sont aussi des bastions démographiques : ce sont des *terres de hautes densités*. Seules quelques exceptions sont à noter et les explications sont à chercher du côté de l'histoire. L'arc camerounais est inégalement peuplé ; on attribue souvent cela à l'inégal destin de l'empire des Peuls. La montagne présente des gradients altitudinaux, pluviométriques et de densité. Ils se manifestent par la présence de sociétés agropastorales qui tirent profit de la présence d'eau, d'herbe et de terres. La montagne constitue également un refuge : à la différence des plaines et des littoraux, elles ne sont pas soumises aux razzias. Au Cameroun, les fortes densités en montagne s'expliquent par la protection qu'elles offraient face à l'islamisation pratiquée par les Peuls.

L'accumulation de population - et sa croissance - crée une forte *pression foncière*. Elle se manifeste par de très nombreuses et petites exploitations. Ainsi, l'organisation spatiale est atomisée. Au Rwanda, les anciens entretiennent une relation charnelle avec une terre qu'ils considèrent nourricière.

Fonction économique

La présence du *café* arabica sur les hautes terres africaines est, sauf en Ethiopie, une marque de l'économie récente. D'autres cultures spécialisées s'y retrouvent: le thé les légumes, les fruits... en fin de compte, du vivrier marchand pour les grands marchés urbains.

Aussi étrange que ça paraisse, la montagne devient un *objet touristique* en Afrique. Certes, ce n'est pas encore une activité fondamentale mais elle est déjà la cause de nombreux problèmes environnementaux (voir par exemple la quantité des déchets abandonnés par les touristes autour des refuges du mont Kilimandjaro). Avec le développement du tourisme en montagne, celle-ci s'insère dans une logique de standardisation des pratiques. Y a-t-il banalisation de la montagne pour autant ? Certes, le tourisme ravive la fonction refuge de la montagne africaine mais celle-ci présente toujours ces propres spécificités : beauté des paysages, intérêts pour les ressources naturelles.

Les montagnes africaines constituent donc des **espaces en mutation**, elles se situent, selon le mot du géographe toulousain Bernard Charlery de la Masselière, « entre enfermement et ouverture sur le monde ». Existe-t-il donc un modèle de développement de la montagne ? Les marqueurs socioculturels sont nombreux et doivent être pris en compte. La montagne, comme tous les espaces géographiques, possède plusieurs registres de spécificité et d'intégration par rapport aux espaces environnants.

DEBAT

Question (une anthropologue) : *Avez-vous eu à inventorier des mythes d'origine céleste ou montagnarde pour repérer l'ancienneté des populations installées dans les montagnes de l'Afrique de l'est ?*

François Bart reconnaît qu'il n'a pas mené d'étude particulière à ce sujet. Cela dit, dans les montagnes de l'est africain, il est aisé de prendre la mesure de la volonté d'occultation de la fonction sacrale de la montagne. Des textes écrits par des missionnaires catholiques ou protestants du début du XXe siècle sont là pour en témoigner : ils cherchent à incarner cette sacralité en remplacement des montagnes. Le mont Kilimandjaro est une montagne sacrée importante pour les Massaï et les missionnaires ont tenté de lui prendre sa place d'institution sacrée. On trouve les mêmes caractéristiques pour tous les lieux sacrés : ils balisent la vue dans des espaces plans, ils présentent des formes épurées.

Question (Jean-Christian Tulet, chargé de recherches au CNRS) : *Existe-t-il un usage différencié d'un même espace par ces populations montagnardes de l'Afrique de l'est ?*

F.B. : Le haut de la montagne est « mis sous cloche » (il est protégé car c'est un lieu sacré). Par rapport à la plaine, la montagne se distingue par une langue et une religion propres. Le modèle de l' « archipel vertical » élaboré pour les Andes n'est donc pas vérifiable dans les montagnes de l'est africain.

Question (un étudiant) : *Le conflit rwandais ne trouve-t-il pas son origine dans la pression démographique exercée sur ces espaces montagnards ?*

F.B. : Ce conflit prend racine dans une superposition d'éléments de nature différente : la croissance démographique soutenue des années 1980 ; l'effondrement du prix du café ; la crise de l'activité minière ; la chute des rendements agricoles (aléas climatiques et lessivage des sols) ; l'usure du pouvoir politique et l'incapacité à distribuer des terres à tous. C'est, malgré tout, une crise fondamentalement politique, beaucoup plus qu'ethnique. En effet, la différence entre hutu et tutsi est peu pertinente : ils parlent la même langue et partagent des valeurs communes. Mais la situation a explosé du fait de la conjonction de ces facteurs.

Question (un doctorant en géographie) : *Le rapport haut/bas est-il identique à celui qu'on peut observer dans les Pyrénées notamment ? La différenciation entre ouverture et autarcie est-elle pertinente pour caractériser les montagnes de l'est africain ?*

F.B. : Certaines montagnes sont ouvertes sur le monde - le mont Kilimandjaro ou le mont Bamiléké - alors que d'autres sont repliées sur elles-mêmes - une des raisons de la crise rwandaise se trouve peut-être aussi dans son enclavement. L'autarcie montagnarde est un vieux mythe auquel il faut tordre le cou : les populations montagnardes n'ont jamais vraiment vécu en autarcie, pas plus dans les Pyrénées que dans les montagnes de l'est africain. Malgré de réelles difficultés de communications, les populations africaines ont de vraies raisons de se déplacer. Dans l'empire peul, le cœur - le Fouta Djallon - domine les plaines en contre-bas.

Question (Jean-Marc Pinet, animateur des cafés géo) : *Toutes les montagnes ne sont pas sacrées. Ce qui caractérise le rapport au divin est le fait d'être à part, séparé, tout en étant accessible. Le caractère sacré de certaines montagnes ne vient-il finalement pas du fait qu'elles sont isolées, hors des massifs ?*

F.B. : Ce sont des montagnes spectaculaires car elles sont isolées. Elles présentent de plus, de forts gradients.

Question (Alain Cazenave-Piarrot, professeur à l'IUFM) : *Pourquoi ne pas observer la montagne d'en haut ? Quelle différence faire alors entre montagne et haute terre ? Les habitants des montagnes du Rwanda ou du Burundi ont-ils conscience de vivre en montagne ? Finalement, lorsqu'on est en montagne, n'est-on pas trop en hauteur pour avoir conscience d'être en haut ? Qu'est-ce qu'un montagnard ?*

F.B. : C'est un problème de terminologie : la colline est l'unité spatiale fondamentale de la paysannerie rwandaise. La montagne devient une réalité pour ces populations si on change d'échelle (car au quotidien, elles vivent dans leur colline). Les notions de haut et de bas ne sont pas clairement définissables : le Rwanda constitue une montagne si on l'observe à l'échelle régionale mais les rwandais n'ont pas conscience d'être un peuple de montagnards. Ceux de la montagne sont ceux qui vivent plus en hauteur. La frontière entre haut et bas est donc mythique, mentale, culturelle. Au Rwanda, les montagnards sont ceux qui habitent au nord et ils sont souvent décrits comme rustres.

Question (Alain Bonnassieux, Dynamiques rurales) : *La croissance démographique permet-elle l'innovation, comme c'est le cas à Madagascar dans les rizières ?*

F.B. : Cette question rappelle le débat à propos des idées malthusiennes. Certes, le nombre d'hommes est un facteur d'innovation mais il est aussi parfois nécessaire de limiter la croissance démographique pour fournir des terres à tous. L'histoire des paysanneries de l'Afrique de l'est montre bien que le nombre d'hommes a été à l'origine de certaines innovations (comme la culture du café au Cameroun).

Question (un étudiant) : *L'activité minière s'est tarie au Rwanda. Les tensions induites ont-elles été identiques à celles rencontrées dans l'agriculture ?*

F.B. : Il n'y a pas d'activité minière spécifique en Afrique du fait que le continent est en grande partie installé sur un socle ancien. Les seules mines spécialisées en montagne se rencontrent en Afrique australe (mines de diamant en Afrique du sud).

Question (Jean-Marc Pinet) : *Quels rapports entretiennent les montagnes et les villes ?*

F.B. : Les montagnes de l'est africain s'urbanisent à partir d'une accumulation de fortes densités. Nairobi, capitale du Kenya, se situe à 1 700 mètres d'altitude. Mais est-ce une ville de montagne pour autant ? Un autre exemple permet d'illustrer cette relation particulière : en pays bamiléké, au Cameroun, ce sont les relations entre Douala et Yaoundé qui permettent à la montagne de vivre.

Question (doctorant en géographie) : *Pourquoi ne pas utiliser une définition culturelle des montagnes pour caractériser celles de l'est africain ?*

F.B. : C'est une définition qui diverge en fonction du milieu socioculturel dans lequel on évolue. La montagne débute là où on ne rencontre plus de maisons mais elle peut aussi débiter sur le littoral, lorsqu'elle surgit de la mer.

Question (un étudiant) : *Qu'en est-il de l'ouverture des Etats montagnards sur le monde ?*

F.B. : Certains petits Etats sont calqués sur les massifs montagneux (Swaziland, Lesotho Rwanda, Burundi). Mais on communique grâce à Internet, on utilise le téléphone mobile... Bref, certaines personnes vivent enclavées mais ce n'est pas le cas de pays dans leur

intégralité. Même si les montagnes du Rwanda et du Burundi sont moins ouvertes - elles font peur - les contacts existent.

Question (Jean-Marc Pinet) : *On a longuement parlé jusqu'ici du haut et du bas, de la spécificité de la montagne par rapport à la plaine. Mais quelle est la spécificité des montagnes d'Afrique par rapport aux montagnes des autres continents ?*

F.B. : Je réponds par une pirouette. L'Afrique existe-t-elle vraiment en tant que telle ? Aucun ouvrage n'a été publié sur le continent africain depuis celui de Pierre Gourou ! Il ne semble pas y avoir de spécificité des montagnes africaines. La spécificité tropicale peut convenir. Le sous-équipement, la pauvreté et les changements brutaux peuvent caractériser cette montagne - Internet est là pour nous le rappeler. On ne peut donc pas parler de la montagne africaine mais des montagnes africaines.

Question (Jean-Marc Pinet) : *Plus que les plaines, les montagnes ne sont-elles pas des lieux d'exacerbation où se révèlent les tensions ?*

F.B. : Dans le domaine foncier, la montagne est un espace de tensions car il n'y a pas suffisamment de terres pour tous (mais les inégalités ne sont pas aussi importantes que sur d'autres continents). La montagne est un lieu de richesses, d'où l'exacerbation de tensions.

Question (étudiant) : *Les Africains pratiquent-ils déjà les loisirs et le tourisme ?*

F.B. : L'Afrique du sud est la nouvelle puissance régionale dans le domaine du tourisme. Longtemps, et dans un premier temps, les flux touristiques ont été le fait des sociétés occidentales. Aujourd'hui, les Africains se mettent au tourisme, mais ce sont surtout les blancs d'Afrique du sud. Traditionnellement, le Kenya est une destination prisée pour les safaris, mais les incertitudes politiques mettent l'avenir de ces activités en péril.

Question (Alain Cazenave-Piarrot, professeur à l'IUFM) : *Le développement touristique actuel ne remet-il pas au goût du jour le dispositif colonial des « stations de fraîcheur » en altitude ?*

F.B. : Ces stations ont un parfum désuet: elles ne sont pas porteuses en matière touristique. Le tourisme entre par des séjours balnéaires (tout le contraire de la vraie Afrique).

Question (une étudiante) : *Mais qu'est-ce que la vraie Afrique ?*

F.B. : C'est un ensemble d'images fortement teintées de colonialisme, forgé par nos esprits (les lions, les marchés, les villages, le soleil...). La vraie Afrique est une représentation mentale occidentale.

Question (étudiant) : *Comment les Africains perçoivent-ils le touriste ?*

F.B. : Le touriste, en Afrique, est celui qui a de l'argent. Il est donc exploité. Le touriste est celui qui est capable de payer toujours plus. Cette vision très caricaturale est pourtant celle qui domine. D'autres regards moins "clichés" existent mais ils sont très minoritaires. Enfin, le touriste est exotique ; les Africains ne le comprennent pas.

Question (Gabriel Weissberg, maître de conférences à l'IUFM, animateur des cafés géo) : *La spécificité des montagnes africaines ne réside-t-elle pas dans la précocité des tensions qui la caractérisent. Cette mise sous tension récente (tourisme, construction des Etats-Nations) n'est-elle finalement pas la source des drames humains et économiques ?*

F.B. : Il ne vaut pas forcément lire le terme de « tension » dans son acception péjorative. La question des échelles géographiques est déterminante. En Afrique de l'est, un petit paysan est celui qui gratte un hectare ; en Amérique latine, un petit paysan possède plusieurs hectares. Les tensions ne s'exercent pas de la même façon selon l'échelle à laquelle on les observe et selon le continent sur lequel on se trouve.

Compte-rendu de l'introduction et du débat
établi par **Florian NICOLAS**
(étudiant en Géographie)

Bibliographie

BART François, MBONILE Milline Jethro, DEVENNE François (sous la direction de) (2003) : *KILIMANDJARO, montagne, mémoire, modernité*, Bordeaux, DYMSET-Presses Universitaires de Bordeaux (Espaces tropicaux n° 17), 367 pages.

BART François (2002) : "Montagnes d'Afrique tropicale, espaces sous tension ?", *Historiens et Géographes*, n° 379, Juillet 2002, p. 247-255.

BART François, MORIN, Serge, SALOMON Jean-Noël (2001) : *Les montagnes tropicales : identités, mutations, développement*. Bordeaux, DYMSET-CRET (Espaces Tropicaux n° 161), 672 p.

BART François (1993) : *Montagnes d'Afrique, terres paysannes: le cas du Rwanda*. Bordeaux, YCEGET / Presses Universitaires de Bordeaux (Espaces tropicaux, n° 7), 596 p.